

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 35 (1967)  
**Heft:** 4  
  
**Artikel:** Un cas clinique  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-567223>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Un cas clinique

par Bichon

Je tiens cette confidence d'un abonné du Cercle; C'est donc lui qui parle par ma plume. Et si par hasard un médecin me lit, je serais curieux de connaître son opinion sur ce cas spécial, par lequel je continue les petites histoires vraies que je signe depuis longtemps dans notre chère revue de groupement et de défense. Seuls les noms des personnages et des lieux sont fictifs. Je ne veux pas que des lecteurs offrent leurs services à mes héros en général et à Jean-Pierre en particulier.

Au temps béni de ma folle jeunesse (déclare mon confident), peu après la guerre, l'amour des garçons primait déjà l'amour des filles dans mon cœur assoiffé de tendresse et de caresses. En secret, je chérissais d'une flamme toute neuve un jeune sportif, élève du cours d'anglais, un petit géant sympathique et toujours souriant, dont la silhouette virile, ô combien! était alentour le point de mire général de tout un chacun des deux sexes et de tous les âges, y compris l'âge canonique de la concierge du collège, laquelle glissait en douce dans la main de Jean-Pierre, avec ses deux croissants de la récréation, un petit chocolat gratuit, muet hommage à sa mâle beauté. Et l'objet de cette passion sénile, indifférent et moqueur, acceptait gentiment le petit cadeau, se contentant tout juste de remercier d'un sourire qu'il savait irrésistible. Ah! La beauté du sexe fort: on ne dira jamais assez sa puissance rayonnante d'attraction, ... même sur le sexe fort.

Jean-Pierre était un joyeux cascadeur, déjà pourri par sa mère, et plus tard devenu fat et égoïste, à force de gâteries et de cajoleries de la part des femmes, dont il épinglait la vertu, c'est-à-dire le nom, sur un tableau de chasse tenu ouvert; aucune d'elles ne lui résistait. Moi non plus je ne lui aurais pas résisté, ni personne de mes semblables. Mais voilà! le méchant gars n'avait pas le plus petit regard d'attention pour nous autres, pauvres admirateurs secrets et transis. Fier de sa royauté d'homme-taureau, de Casanova infatigable, peut-être bien n'imaginait-il même pas des jeux avec un sexe autre que celui d'en face. Non qu'il les ignorât; il les méprisait.

Nous étions cependant plusieurs jeunets à nous morfondre en silence, à espérer l'impossible — «impossible» étant pour une fois français. Et je ne parle pas ici des messieurs qu'on voyait tourniquer en bavant autour de notre cher trésor. Ni beau ni vilain de ma-modeste personne, je n'avais autant dire rien à attendre. Mais j'espérais quand même. Connaissant la vénialité humaine, je pensais: «... avec un beau cadeau, qui sait?...» Et je surveillais étroitement le groupe de mes rivaux, dans l'espoir de surprendre chez l'un d'eux l'ombre d'une marque de triomphe; ce qui m'eût naturellement engagé à tenter aussi ma chance. Jean-Pierre restait

de glace avec quiconque ne portait pas jupon. Et quiconque portait culotte, craignant ses poings terribles, restait bençêtement coi. Car notre petit chouchou de quatre-vingt kilos s'adonnait à la boxe avec le même zèle que nous à la broderie.

Un soir pourtant, je crus venue l'heure du berger. L'occasion se présenta tellement inattendue, que je la gâchai à force d'énervement. C'était un samedi de printemps, il y a quelques années. Jean-Pierre avait gagné par knock-out ses premiers combats de boxe comptant pour le championnat. Il était resté vainqueur de tous les grands garçons qu'on lui avait opposés à la salle de sports. Son entraîneur lui prédisait déjà monts et merveilles sur le ring, et notre futur Ray Robinson en perdait un peu le nord. Il plia le genou devant le président du jury, comme devant une demoiselle d'honneur, en prenant possession de son trophée; un appareil photographique de prix. C'était le premier cadeau qu'il recevait de mains masculines. Il l'utilisa dans la suite, soit dit entre parenthèses, pour fixer sur la pellicule ses galantes et imprudentes petites amies d'une nuit, qu'il collait ensuite dans un album, laissé exprès en vue sur la table. La beauté n'exclut pas la muflerie. Mais revenons à notre soirée. Il fallut arroser cette victoire, avec des liqueurs naturellement, comme des hommes. Je ne sais, ami lecteur, si vous vous souvenez de votre première cuite ? Un verre de whisky donne des ailes, deux verres montent à la tête, trois verres assomment. Résultat : une bande de petits fous flageolant sur les jambes, et les voiles pleines de vent. Minuit sonna au milieu des rires et des cris; c'était l'heure de rentrer, pour tous ces jeunes que leurs parents attendaient à la maison. J'offris (et l'on m'en remercia) d'accompagner Jean-Pierre chez lui. Il refusa l'aide de mon bras, et par moquerie me plaisanta de mes petites jambes. En cours de route, dans un coin d'ombre, je me permis un petit geste, un tout petit geste, presque naturel, mais jugé offensant par mon parangon de vertu virile : — «Comment oses-tu?» lança-t-il d'une voix pâteuse; le reste, très heureusement pour des oreilles délicates, se perdit au loin. Et je fus bousculé sans douceur dans l'ornière. Recommandant alors mon «protégé» à Bacchus, dieu des ivrognes, je disparus de sa vue offensée, après avoir ramassé à droite et à gauche chapeau, lunettes, manchettes, parapluie. De loin, le cœur battant, je le suivis des yeux jusque devant sa porte. Dire que j'adorais cette loque, sous laquelle se cachait Apellon!

Sur ces entrefaites, et par bonheur pour mes tibias, le «tourment de mes nuits», pris de beugeotte printanière, s'engagea pour un an dans la marine suisse de haute mer : — «Je reviens amiral, ou je ne reviens plus», lança-t-il fièrement. Son départ, à grand éclat de fanfares masculines et de torrents de larmes féminines, fut l'évènement du jour dans la cité. Puis les remous se calmèrent. D'autres jeunes sportifs gagnèrent l'appareil photographique, trophée du vainqueur; d'autres jeunes don Juan consolèrent les belles délaissées; d'autres jeunes mâles devinrent l'objet de mes désirs secrets; la vie est un méchant rouleau-compresseur.

On apprit par hasard, dans la suite, que Jean-Pierre avait passé du «Saentis» au service de la flotte panaméenne, plus aventureuse que la nôtre. Ce gargon était fait pour courir l'univers, comme le tigre est fait pour courir la forêt vierge; il était marin, légionnaire, flibustier né. J'ai vu une photo de lui, tirée à Hongkong, le béret à pompon rouge sur le côté, la vareuse à grand col bleu, la culotte à «braguette pont-le-vis». Sa jeunesse y triomphait, doublée de sa beauté et de sa force surhumaine; l'aventure brillait dans ses yeux tournés vers le large, vers l'inconnu. C'est même cette soif d'aventure qui a fini par lui jouer une mauvaise farce.

Après avoir bouclé plusieurs fois le tour du monde, après des virées et des noubas à toutes les escales, des jours fastes et des jours néfastes, des hauts et des bas, Jean-Pierre, plus pauvre que Job, débarqua certain jour (Dieu sait pourquoi? Dieu sait pour qui?) à Dzidda, port minuscule de la Mecque, en Arabie Saoudite. Sa mère en fut informée laconiquement par la compagnie centre Amérique, sur simple formulaire: «Le matelot Jean-Pierre a déserté de son unité le . . . , à Dzidda, sans avoir touché mot de son projet à personne de son entourage. Ignorons tout de ce qui lui est advenu. Savons seulement qu'il sera sévèrement puni en cas de retour sur la Maria-Josepha. Le capitaine (signé) Perrez.» Et voilà comment les choses se passent dans le vaste monde. Jeunes gens que l'aventure et la mer attirent, restez fidèle à la marine suisse, dont le règlement de discipline est moins cruel. Pendant des éternités, au moins trois ans, on n'entendit plus parler du fugitif déserteur. Disparu dans la nature. Monfreid écrit quelque part, que la sable boit avec la même avidité la pluie et le voyageur perdu. Boira-t-il de même notre fanfaron?

\*

Dernièrement, le grand Hans, barman à l'Epa...tant, annonça aux vieux habitués une nouvelle incroyable: Jean-Pierre (qu'il avait aussi courtoisé dans le temps) avait refait surface en ville, sans tambour ni trompette, et sans les fameux galons d'or à sa casquette, qu'il avait juré de rapporter. Il ne quittait pas la maison le soir, et du reste se montrait le moins possible. Non qu'il eût quelque chose à craindre en Suisse, ni même à se reprocher en tant que Suisse. Simplement il évitait trop de lumière sur son naufrage. Tout le monde n'a pas la chance ni l'étoffe d'un capitaine Fracasse. Dans le fond, et pour tout dire, Jean-Pierre était un faible, un fils de Neptune à la noix. Né dans un pays de vaches, son besoin intime de sécurité journalière réclamait le régime de l'étable chaude et de la crèche bien garnie. On les lui offrit sous forme d'une activité de facturiste dans la branche import-export; et il fut heureux et content de ce modeste poste assis, pendant sept heures par jour, à l'abri des courants d'air, dans un petit bureau sombre. Cela le changeait de la dunette de la Maria-Josepha; cela le rapprocha aussi de moi.

— «Presque méconnaissable, le pauvre gargon, continuait d'expliquer le grand Hans, mais encore bien de sa petite gueule d'amour, même très

bien, sauf la voix, une voix de fausset maintenant, haut perchée. Sans doute est-ce à force d'avoir braillé et chahuté dans les bordels de Rio et de Singapour, qu'il a perdu l'usage de ses cordes vocales? De corps, il est rond de partout, poilu de partout, comme un de 1914. Le caractère est ce qu'il a de plus changé; tout rond aux angles. Fini son air bravache et ses ridicules sautes d'orgueil. Fini son habitude de déshabiller les femmes d'un regard et de les aimer d'un autre regard. Il rigole même, mais jaune, de ses anciennes amours, de ses anciennes amoureuses et amoureux, y compris la vieille concierge; il met tout le monde dans un seul panier. Les nuances de «normal» en amour et de soi-disant «anormal» ne sont plus, à ses yeux, ennemis irréconciliables. Avis aux amateurs. Mais vous allez bientôt voir le personnage; il m'a promis de venir pour l'apéritif. Si chacun de nous lui offre un whisky, il en arrivera vite aux secrets d'alcôve.»

Cette nouvelle me sidéra, sans cependant m'attrister. On est méchant dans nos milieux. Mon cœur s'emplit subitement d'espoir et mon corps de chaleur, avant même que j'aie revu l'objet de mes premiers émois amoureux. — «Et si je tentais de nouveau ma chance, si je prenais ma revanche?», pensais-je, songeur.

J'ai pris ma revanche, une revanche complète; je la prends même journellement, mais en toute gentillesse, en toute reconnaissance envers mon ami, que j'adore. Voici comment les choses se sont passées. Ayant retrouvé Jean-Pierre à l'Epatant et l'ayant jugé plus beau, plus appétissant, plus désirable que jamais, je l'ai invité à venir me voir chez moi. Il a accepté sans se faire prier. Dès le seuil, il me fit compliment de mon modeste «trois pièces», voulut tout voir, tout toucher, tout essayer, les fauteuils, le canapé, le lit. Il s'allongea paresseusement, comme chez ses anciennes maîtresses, et se mit à l'aise pour ne pas froisser ses vêtements. Son sans-gêne de grand seigneur m'enchantait. A genoux devant la couche très basse, je pris sa belle tête à pleines mains. J'écrasai doucement mon nez contre le sien, mes lèvres sur les siennes goulues et sinueuses. Et de mon air le plus innocent : «J'ose?», demandai-je en souriant. Pour toute réponse, sa langue vint titiller la mienne. Ne voulant pas rester en arrière, je l'embrassai à le mordre. Ma passion d'antan se rallumait sous la cendre, je m'enflammais au contact de ce foyer d'amour insatiable, je brûlais à presser dans mes bras ce que j'avais tant pressé en rêve, dans mon lit de tout jeune homme. Je m'énervais à ces fiançailles maudites, tandis que lui restait de laine et d'ouate. Plus tard, il m'avoua que cette nuit-là, il avait enfin goûté la douceur de laisser à quelqu'un d'autre l'initiative des caresses. Enfin apaisé, du moins moi, je me couchai à côté de lui; et nous parlâmes de tout et de rien, en vieux amis qui ont mille choses à se dire. Sachant qu'il pouvait compter sur ma discrétion, il se laissa aller à parler librement. Je n'oublierai jamais sa terrible confession.

Sa grande beauté physique, protégée par la loi sous nos latitudes, fut cause de sa perte chez les habitants du désert bordant la Mer Rouge, aux-



quels il s'était joint un peu à la légère, parce qu'ils avaient également retenu une houri voilée qu'il poursuivait. Le jeune chef de la caravane l'avait remarqué, et en avait fait son compagnon de chevauchée. Puis, en dépit des protestations de Jean-Pierre, baptisé Ahmed (l'Aimé), il en fit l'ami de ses nuits à la mode du désert, où sous la tente on s'enroule à deux, et nus, dans la même couverture de poil de chameau. Mais le fier musulman en vint à exiger du jeune roumi une preuve d'amour, que l'autre ne fut pas à même de lui refuser. Alors le barbier-chirurgien du camp procéda à une petite opération intime, très courante au printemps sur les taureaux, les béliers, etc. Jean-Pierre sortit des mains du sacrificateur privé de l'appendice que vous savez. Une jeune moukère pubère recueillit pieusement cet appendice, le vida à regret, le sécha et le tanna, en fit un sachet soyeux et rose, mit dedans deux coquillages blancs, porte-bonheur de maternités nombreuses, et le laissa pendre à son cou entre les seins. Ainsi, jusque dans ses malheurs, Jean-Pierre mettait les femmes en rut. Sa voix, première victime de la castration, prit la hauteur de celle des sopranis de la Sixtine; son corps s'alourdit et s'arrondit en formes pleines et dodues, telles que les chrérissent les musulmans (sous ce rapport, je suis aussi Musulman). Le jeune caïd d'Arabie fut ravi et conquis; il parla mariage en bonne et due forme — tout étant possible à un caïd. Mais après quelques semaines de folles amours arabiques-helvétiques, et la lassitude aidant, il revint par caprice à son harem, également bien pourvu de rotondités. Et puis, les berceaux se vidaient trop à la nursery.

Notre jeune chômeur du métier le plus vieux du monde eut vite fait de sécher ses pleurs et de boucler son mince bagage. Et à la première occasion favorable il prit le large à dos de chameau, sans même un dernier regard au camp de toile endormi sous la lune. Pendant des mois, et usant des méthodes dites de survie, Ahmed / Jean-Pierre vécut de rapines, de coups de mains et de coups de flingot, en fripouille qu'il n'était pas, mais que les circonstances malheureuses le forçaient d'être. Il frisa la potence et le peloton d'exécution, évita de justesse l'obscurité des cachots, passa eunuque chez un grand-vizir, fut compagnon d'Ali-Baba, manqua d'être étripé pour avoir souri à une sultane «sur un marché persan», et finit par sortir heureusement de ce guêpier, grâce à un diplomate nègre dont il devint le cuisinier-valet de chambre, et j'en passe. Fatigué maintenant de cette existence hors série et sans confort, surtout sans confort, il était revenu tout simplement au pays, comme on rentre le soir à la maison. Pour combien de temps ce retour au bercail? Dieu seul savait. Son démon intérieur n'était pas mort; endormi seulement. Bien qu'on ne le moqua pas en ville, il s'imaginait des choses qui le rendaient malheureux. Il croyait voir partout des sourires narquois, au point qu'il songeait sérieusement au suicide. Sa vanité était au martyre. Il souffrait de ne plus être le petit Louis XIV d'une cour d'admiratrices et d'amira-teurs. Sa voix de «coupé» surtout lui était un véritable supplice, au point qu'il préférait faire le muet. Le chef du bureau dans lequel il besognait

avait dû lui promettre, avant qu'il acceptât l'emploi, qu'il n'aurait jamais à répondre au téléphone. A sa place, je me serais installé à Rome.

Touché de ses malheurs dignes de l'antiquité, et touché de sa confiance en moi, j'ai demandé à Jean-Pierre de devenir mon ami de cœur, le compagnon de ma vie, lui promettant plus de fidélité que le jeune Saoudite, si lui-même me restait fidèlement attaché. Il acquiesça d'enthousiasme. Nous avons scellé l'accord séance tenante, d'un baiser long de dix minutes, si ce n'est quinze. Je ne me suis jamais repenti de cet engagement qu'aucun notaire ne contre-signa. Jean-Pierre non plus ne regrette rien, puisqu'il a perdu ses velléités d'escapades lointaines. Notre amitié se complète le plus heureusement du monde : lui a la beauté, la gentillesse, moi j'ai ce qui lui manque à jamais. J'ajoute qu'il s'est fort bien accommodé de ses nouvelles . . . inactivités.

Et c'est là justement ma question aux médecins, aux experts, aux psychiatres. Voilà un gargoën d'abord actif cent pourcent, et par suite «d'accident» devenu passif dans la même proportion, est-ce possible, est-ce naturel, le cas est-il unique? Je crois savoir, moi, que la chose existe, que le sexe est malléable dans ses désirs comme la terre glaise. Cependant mon affirmation est sans valeur, faute de l'auréole des brevets universitaires. Mais les spécialistes patentés, qu'en pensent-ils ?



Dessin: Bernardino del Boca, Milano